

Tables-rondes

« Quelle place pour les LLASHS¹ dans notre société contemporaine ? »

Modérateur.trice : Florian Besson (ED 1) et Catherine Kikuchi (ED 1)

Définir nos disciplines et notre travail

Le premier enjeu de la table-ronde est celui de la définition de nos disciplines. Plusieurs intervenants soulignent qu'on a tort de regrouper dans un même lot des disciplines aussi différentes et radicalement hétérogènes que la sociologie et la musicologie, les lettres et la géographie. D'autres, au contraire, tentent de dégager des points communs : toutes nos disciplines interrogent ce que c'est qu'être un être l'humain et la création humaine ; elles interrogent le pourquoi, la conscience et les traces humaines, alors que les sciences dites « dures » interrogent le comment ; toutes nos disciplines passent par le texte et leurs résultats s'expriment idéalement sous la forme du livre et de l'article. De même, le terme « sciences humaines » et « sciences sociales » ne va pas de soi pour tou.te.s les intervenant.e.s, plusieurs critiquant l'expression qui conduit à aligner nos disciplines sur les sciences exactes, et donc à se penser négativement². Mais de façon générale, plusieurs intervenant.e.s soulignent que nous faisons des sciences au sens plein du terme : nous avons un objectif, un corpus, une méthode, mais nous sommes aussi les seules disciplines à assumer que nous sommes faillibles. Une intervenante utilise l'expression de « science licorne » pour désigner le fait que nous ne sommes pas dans la norme, mais que c'est tant mieux.

« À quoi sert-on ? »

Certains intervenants partent de leur vécu personnel : la question « à quoi ça sert de faire une thèse sur des sujets littéraires » est très souvent posée, sur des modes plus ou moins agressifs, parfois avec une vraie curiosité, mais qui interroge dans tous les cas la légitimité scientifique et l'utilité sociale de nos disciplines³. La question de l'utilité sociale de notre travail s'enracine donc dans un contexte de précarisation de nos disciplines en particulier et de la recherche fondamentale en général⁴. Lucides, la plupart des intervenant.e.s soulignent que nos disciplines sont généralement dénigrées et que la reconnaissance publique et médiatique n'est pas à la hauteur de l'importance que nous donnons nous-mêmes à notre travail. Très peu d'intervenant.e.s signalent que leur famille et leurs amis soutiennent et comprennent profondément leur travail de thèse. La question se pose en fait par rapport aux sciences exactes, qui apparaissent plus utiles, plus appliquées, plus concrètes, ou par rapport à des métiers « de bureau » qui donnent une plus grande apparence de familiarité et d'utilité sociale. À cette question, les réponses sont plurielles et très contrastées :

¹ Lettres, Langues, Arts, Sciences Humaines et Sociales.

² On peut renvoyer ici à l'ouvrage dirigé par Christian CHEVANDIER, *Travailler ensemble ? Des disciplines aux sciences sociales*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014.

³ Signalons que plusieurs tables-rondes se sont ouvertes avec l'analyse d'une planche de la bande dessinée de Tiphaine Rivière, *Carnets de thèse* (Paris, Seuil, 2015), dans laquelle l'héroïne est confrontée à cette question lors du dîner de Noël.

⁴ On se rapportera à Christophe GRANGER, *La Destruction de l'université française*, Paris, La Fabrique éditions, 2015.

« Nous ne servons à rien ».

Cette réponse peut être négative, exprimant un doute profond quant à l'intérêt de nos propres recherches : plusieurs intervenant.e.s soulignent qu'ils ne voient absolument pas comment intéresser un public non-académique à leurs recherches, qui portent sur des sujets trop précis. L'incapacité à « [sortir de l'université](#) » est reconnue comme un fait, avec une amertume discrète.

Mais on peut aussi s'enorgueillir de ne servir à rien. Quelques intervenant.e.s filent la métaphore de l'opposition classique entre *otium*, le temps libre, et *negotium*, le temps marchand : les LLASHS s'inscrivent clairement dans le premier, échappant, au moins en partie, aux diktats de la rentabilité et de l'utilité. Ces exigences pèsent plus que jamais sur la société contemporaine, présidant notamment aux orientations des élèves du secondaire, et peuvent provoquer de fortes angoisses personnelles – c'est d'autant plus paradoxal que les recherches de David Graeber tendent au contraire à montrer à quel point la multiplication de « métiers inutiles » est l'une des grandes tendances du temps⁵. Au contraire, nos disciplines peuvent apparaître à contre-courant, libérées de telles exigences.

Intelligente et élégante, cette réponse mêle la fierté d'être différent avec un brin de provocation. Lorsqu'on creuse, les intervenant.e.s reconnaissent tous qu'ils ne se définissent pas comme « ne servant à rien », mais plutôt pensent que le fait de faire une thèse apparemment moins « utile », ou en tout cas moins directement applicable à nos sociétés, est en soi même quelque chose d'utile à la société. « [L'utilité de l'inutilité](#) » est absolument essentielle dans nos domaines. Avec un beau recul critique, plusieurs intervenant.e.s soulignent qu'il faudrait d'abord poser la question à soi-même, en se demandant « [à quoi ça me sert de faire une thèse ?](#) ».

Certain.e.s soulignent le fait que nous devons résolument nous inscrire contre une logique de rentabilité monétaire et chiffrée, voire que, dans « [un monde dévoré par le monstre économique](#) », nous avons à « [lutter contre l'ultra-libéralisme](#) ». Le fait que nous nous inscrivons dans une temporalité plus lente que celle de la plupart des métiers et des gens revient à de nombreuses reprises. Plusieurs intervenant.e.s rappellent l'importance de notions comme la connaissance pure, l'amour du beau, le plaisir de la recherche, la place des rêves et des utopies. Raymond Aron, en 1978, disait déjà la même chose, en opposant la curiosité des chercheurs à la « civilisation pragmatique et pécuniaire⁶ ». Un intervenant souligne les connotations serviles du verbe « servir à » : dire que les LLASHS ne servent à rien, cela revient finalement à dire qu'elles sont libres, se situant volontairement en dehors d'un rapport utilitaire au monde et au savoir et dans une relation distanciée par rapport aux différents pouvoirs. Comme le notait Pierre Bourdieu, servir à quelque chose revient toujours à « servir quelqu'un⁷ ».

⁵ Voir <http://partage-le.com/2016/01/a-propos-des-metiers-a-la-con-par-david-graeber/>

⁶ Raymond Aron, préface à la traduction de l'ouvrage de Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir* [*The Theory of the Leisure Class*], Paris, Gallimard, 1978, 1978, p. XXIII : « la curiosité sans autre souci que la connaissance, sans autre discipline que celle qu'elle s'impose à elle-même, sans considération de l'utilité qui, dans la civilisation pragmatique et pécuniaire, demeure celle de quelques-uns et non de tous, cette curiosité livrée à elle-même offre une garantie contre le despotisme de l'argent, une chance de progrès et de critique ».

⁷ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Editions de Minuit, Paris, 1980, p. 23-24 : « Aujourd'hui, parmi les gens dont dépend l'existence de la sociologie, il y en a de plus en plus pour demander à quoi sert la sociologie. En fait, la sociologie a d'autant plus de chances de décevoir ou de contrarier les pouvoirs qu'elle remplit mieux sa fonction proprement scientifique. Cette fonction n'est pas de servir à quelque chose, c'est-à-dire à quelqu'un. Demander à la sociologie de servir à quelque chose, c'est toujours une manière de lui demander de servir le pouvoir. Alors que sa fonction scientifique est de comprendre le monde social, à commencer par les pouvoirs. Opération qui n'est pas neutre socialement et qui remplit sans aucun doute une fonction sociale. Entre autres raisons parce qu'il n'est pas de pouvoir qui ne doive une part - et non la moindre - de son efficacité à la méconnaissance des mécanismes qui le fondent ».

Produire des savoirs et de la culture

D'autres intervenant.e.s adoptent une attitude plus mesurée : nos disciplines visent à produire des savoirs, comme toutes les disciplines scientifiques. L'enjeu est donc de « **mourir moins bête** ». Nous avons un rôle de transmission : il faut montrer, expliquer, « **faire progresser le savoir** » – même si une intervenante souligne que la notion même de « progrès » n'a guère de sens dans nos disciplines. Cette réponse est très souvent liée à notre pratique de l'enseignement, soulignant que, pour beaucoup d'intervenant.e.s, « être chercheur » et « être enseignant.e » sont indissociables. Un intervenant souligne que « **la recherche indépendante a le rôle de tenir à jour les connaissances que l'on transmet aux jeunes générations** », qui aura alors la capacité à utiliser les droits et les devoirs que la société lui donne. Pour beaucoup, « **l'enseignement donne du sens** » à ce que nous faisons.

Plusieurs intervenant.e.s mentionnent également notre rôle dans la création de la culture. En prenant l'exemple de *Game of Thrones* ou du cinéma, une intervenante précise que pour que ces œuvres naissent, il faut des gens qui créent et il faut un contexte culturel qui le permette. Pour un autre intervenant, nous avons un rôle à jouer dans la conservation et la transmission du patrimoine, quel qu'il soit, et particulièrement vu les circonstances actuelles très précaires en la matière. La culture est défendue par beaucoup comme créant du lien dans la société et entre les générations ; c'est ce qui permet notre « **capacité à communiquer** ». Alors que certain.e.s déplorent le « **contexte anti-intellectualiste** » et « **l'éloge de la stupidité** », notre rôle de chercheurs dans nos disciplines est donc entre autres de créer un environnement favorable.

Intempestifs chercheurs

D'un autre côté, plusieurs avancent que le premier rôle des chercheurs est de rester à contre-courant, d'être « **intempestifs, au sens que Nietzsche donne à cette notion** ». De façon plus imagée, quelqu'un utilise l'expression de « **poil à gratter** ». Les maîtres mots de cette réponse sont réflexion, distance critique, recul, déconstruction, problématisation et liberté.

Nos disciplines apprennent à « **penser par nous-mêmes** ». Les chercheurs sont des « **empêcheurs de tourner en rond** », qui doivent en permanence remettre en question les récits collectifs – ainsi de la critique par les historiens du « roman national » et de ses résurgences contemporaines. Nous apportons ainsi une distance critique au monde qui s'appuie sur la liberté de poser des questions, toutes les questions. Certains soulignent le rôle que nous avons à jouer, pris entre plusieurs feux : les autorités politiques, les médias et le complotisme. Notre rôle est aussi de déconstruire les discours, de proposer des modèles d'analyse. Pour certains, c'est notamment le rôle de cet exercice extrêmement formel qu'est la dissertation. Il s'agit d'un exercice qui forme sa pensée, qui apprend à réfléchir et qui « **apprend au cerveau à se défendre, à ne pas être fragile ou manipulable** ». Une intervenante précise que lorsqu'on l'interroge sur l'utilité de faire une thèse, elle répond que cela « **structure la pensée** ».

Travailler sur des sociétés du passé ou sur des sociétés autres permet aussi de « **montrer que nos choix sont contingents, que ce qui paraît évident ne l'est pas** ». Plusieurs historien.ne.s insistent par exemple sur l'importance de connaître les traces du passé pour en avoir conscience. Mais comme nous travaillons tous sur des cultures humaines, un certain nombre des intervenant.e.s insistent sur le rôle de nos travaux pour lutter contre les préjugés. Une intervenante en particulier souligne que nos recherches favorisent les développements de l'être humain en favorisant la communication entre les nations. En étudiant un auteur, une œuvre, une période ou un groupe d'individus, nous rentrons dans un mode de pensée qui nous était étranger et nous apprenons à comprendre et à accepter les nos différences. De très belle façon, une intervenante résume notre rôle par la tolérance et l'ouverture à l'autre qui découle de nos recherches.

Être utile

D'autres intervenant.e.s tiennent à se démarquer nettement de ces perspectives et à affirmer que les chercheurs doivent avoir une utilité sociale concrète, précise, clairement délimitée

dès le début de la thèse. Il faut souligner ici à quel point ces réponses dépendent des disciplines : globalement, les doctorants en sociologie ont davantage tendance à aller dans ce sens, ce qui peut refléter le fait que leurs sujets de recherche appartiennent par définition à la société contemporaine.

Le débat devient donc celui de la modalité de cette participation, et de l'engagement des chercheurs dans la cité.

Quelle posture / quelle place pour les chercheurs ?

Les chercheurs en sages conseillers

Plusieurs intervenant.e.s s'accordent pour reconnaître un rôle de « sage conseiller » aux chercheurs : forts de leurs savoirs, de connaissances acquises grâce à des méthodes scientifiques précises, les chercheurs LLASHS devraient être davantage entendus des pouvoirs publics et des différents acteurs décisionnaires. De nombreux intervenant.e.s pensent qu'un grand nombre de « problèmes » actuels auraient pu être évités si les propositions concrètes de chercheurs avaient été davantage entendues et appliquées. Ils/elles opposent volontiers des chercheurs qui savent prendre le temps de réfléchir – un thème, peut-on penser, particulièrement cher aux doctorant.e.s, eux-mêmes engagé.e.s dans un travail de recherche de longue haleine – et une société civile qui va trop vite, s'engageant dans des directions sans avoir pris le temps d'y penser.

Le temps manque un peu pour évoquer des exemples concrets, mais des perspectives géopolitiques (l'engagement russe en Syrie), climatiques (la réaction des sociétés face au réchauffement climatique) ou sociales (la question des inégalités sociales et/ou scolaires) viennent spontanément dans la bouche des intervenant.e.s qui évoquent ces thèmes.

Des philosophes-rois ?

Certain.e.s vont plus loin et vont jusqu'à dire que les chercheurs en LLASHS devraient prendre des responsabilités politiques, sous peine de laisser les postes décisionnaires à des gens moins bien informés. Cette réponse provoque de vives réactions, certain.e.s pensant que l'engagement est par définition incompatible avec le recul critique qui doit caractériser l'action des chercheurs⁸.

Doit-on donner des leçons ?

La question, derrière celle des modalités concrètes de participation au débat public, est une question de fond que chaque chercheur doit se poser au quotidien : attend-on de nous que nous donnions des leçons ? En a-t-on le droit, le devoir ? Sommes-nous écoutés lorsque nous cherchons à le faire ? Les réponses sont là aussi très contrastées. Une intervenante défend avec fougue le rôle éducatif des chercheurs, en filant la métaphore des parents qui éduquent un enfant car « ils connaissent les valeurs morales qu'il faut maîtriser ». Deux autres, au contraire, soutiennent que nous n'avons jamais de leçon à donner, qu'il faut éviter de s'inscrire dans une attitude « verticale ». Une, enfin, dont le travail de thèse a potentiellement des résonances très concrètes sur certaines problématiques du collège, souligne que son travail est mis en avant par les autorités académiques, notamment au niveau des rectorats, mais que concrètement personne n'écoute ses recommandations.

⁸ On se référera ici aux remarques de Pierre Bourdieu (développées notamment dans *Contre-feux*, tome 2, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2000, p. 8-14) ou encore à un article capital de Michel Foucault, « La fonction politique de l'intellectuel », *Politique-Hebdo*, 1976, p. 31-33, ici : <http://1libertaire.free.fr/MFoucault133.html>.

Quelles idées pour changer les choses ?

Après un premier temps descriptif, la table-ronde évolue souvent vers une phase plus prescriptive : que pourrait-on faire pour donner une place à la fois plus importante et plus légitime à nos disciplines ? Beaucoup d'intervenant.e.s ont conscience de la nécessaire remise en cause de nos pratiques dans certains domaines.

Repenser l'enseignement

Tou.te.s sont d'accord pour dire que le gros du travail doit se faire avant la thèse, dès le collège, voire avant. Il conviendrait notamment de repenser la sacro-sainte coupure entre « L » et « S » – d'autant plus qu'elle recoupe, comme on le sait, de profondes inégalités sexuelles et sociales⁹. Au lycée, la voie L est encore trop souvent présentée comme une « [voie de garage](#) », les bons élèves étant orientés vers les filières scientifiques. Plusieurs intervenants ont rappelé qu'eux-mêmes ont choisi la voie littéraire contre l'avis de leurs enseignants quand ils étaient de bons élèves, alors que les professeurs de collège et de lycée ont un rôle important dans la valorisation de leurs propres disciplines. Une intervenante raconte ainsi la réponse d'un de ses enseignants à des élèves qui lui disaient que eux, les littéraires, ne servaient à rien : « [C'est vous qui allez sauver le monde](#) ». On pourrait aussi imaginer d'introduire plus de littérature dans les filières S.

Curieusement, certains intervenant.e.s expriment le souhait inverse : pourquoi les filières MPSI de classes préparatoires ont-elles une matière littéraire, alors que les A/L n'ont pas de matière scientifique ? C'est comme si l'on considérait que les matières scientifiques étaient par définition plus difficiles à maîtriser que les littéraires, une distinction qui sédimente le discours politique et médiatique opposant les deux champs.

Regarder à l'étranger

Le débat s'enrichit de la présence de plusieurs doctorant.e.s étranger.e.s qui offrent des points de comparaison avec ce qui se fait dans leur pays respectifs. Cela montre tout l'intérêt qu'on tirerait d'une comparaison systématique avec l'étranger, comparaison qui ne chercherait pas à évaluer des systèmes – comme le fait l'enquête PISA – mais simplement à dégager des points communs ou au contraire des divergences. Il faudrait s'intéresser à la fois à l'enseignement, à la recherche et à l'insertion professionnelle des doctorants en LLASHS, qui semblent – peut-être n'est ce qu'une illusion – beaucoup plus facile et fluide dans certains pays étrangers (l'Allemagne et le Royaume-Uni étant cités en tête).

Beaucoup de doctorants montrent également que la dévalorisation du doctorat, notamment en lettres, sciences humaines et sociales, est un phénomène largement français, ou plutôt francophone puisqu'on le retrouve, d'après les intervenants, au Maghreb et dans certains pays d'Afrique francophone¹⁰. Une intervenante mentionne le fait que le regard de sa famille a changé quand sa belle-sœur américaine leur a fait comprendre l'importance du PhD. D'autres rappellent que certains pays émergents mènent une politique de développement de la recherche fondamentale, y compris dans nos disciplines, afin de favoriser le développement et l'innovation.

S'inspirer des sciences exactes

La prochaine fusion avec l'UPMC offre peut-être l'occasion de s'inspirer de certaines pratiques des sciences exactes, sans plaquer de modèles et en respectant des cultures de la recherche radicalement différentes. En particulier, l'importance que joue le laboratoire chez nos

⁹ Voir Naves Marie-Cécile et Wisnia-Weil Vanessa, *Lutter contre les stéréotypes filles-garçons*, Paris, Commissariat général à la stratégie et à la prospective, 2014.

¹⁰ Pour approfondir ces thèmes, on lira avec intérêt l'ouvrage de Sudhir HAZAREESINGH, *Ce pays qui aime les idées : histoire d'une passion française*, Paris, Flammarion, 2015.

collègues scientifiques pourrait inviter à créer un lieu de travail et de vie pour les doctorant.e.s de Paris-Sorbonne.

Surveiller nos propres discours

Pour replacer les LLASHS dans une position moins dénigrée, il convient avant tout de surveiller la façon dont nous présentons nos propres disciplines : une table-ronde consacre plusieurs minutes à souligner les implications négatives du terme « d'étudiant », que nous nous appliquons trop souvent à nous-mêmes, alors que nous sommes déjà des chercheurs de plein droit.

S'engager plus activement dans la valorisation de la recherche

Beaucoup d'intervenant.e.s insistent sur cette voie – même s'il faut également préciser, à des fins d'honnêteté, que plusieurs avouent aussi n'avoir jamais entendu parler de la valorisation de la recherche, ne s'être jamais posé la question, ou ne pas en voir l'intérêt. Mais certains rappellent que le grand public n'est pas nécessairement hostile à nos disciplines, au contraire, et que les questions qui nous agacent sur notre utilité ou notre travail peuvent aussi simplement être le fruit d'une réelle curiosité. C'est donc à nous de nous engager pour être davantage entendus, en évitant de s'enfermer dans une tour d'ivoire universitaire.

Plusieurs méthodes pour cela : inventer de nouveaux objets d'études (l'exemple est donné d'un séminaire sur le rap, qui permet d'amener de nouveaux publics à la musicologie ; on pourrait également citer le médiévalisme, qui prend pour objet des films, des séries télévisées ou des bandes dessinées), de nouvelles façons de diffuser nos recherches (des blogs ou des chaînes youtube¹¹), collaborer davantage avec des non-universitaires.

Ces problématiques posent d'autres problèmes : comme le souligne une intervenante, ces plateformes de diffusion (YouTube, Facebook, Twitter) ne sont pas neutres, ni politiquement ni économiquement, et s'en servir pour diffuser la recherche ne va pas de soi tant les intérêts des groupes qui sont derrière sont opposés aux préoccupations des chercheurs. Par ailleurs, la question de la place des chercheurs et de la recherche dans les médias est un sujet brûlant. Si certain.e.s intervenant.e.s pensent qu'il est important d'aller vers les journalistes, de diffuser et de communiquer sur nos travaux, d'autres au contraire considèrent que les journalistes déforment nos propos et tournent parfois en ridicule les chercheurs qu'ils interrogent.

Certains intervenant.e.s plaident pour un mouvement d'ouverture, y compris dans des mondes qui nous sont plus étrangers. Une intervenante, qui a travaillé dans le privé avant de réaliser sa thèse, rappelle que nous en avons souvent une vision très faussée. Une autre propose par exemple de proposer des formations dans les grandes écoles de commerce ou d'ingénieurs où il existe une véritable demande. Il s'agit également de ne pas se renfermer sur nous-mêmes et d'aller vers le monde de l'entreprise et le privé pour aider au dialogue : « [si le chemin doit se faire dans un sens, il faut le faire dans l'autre](#) ».

Une expression est revenue plusieurs fois dans nos discussions : celle de « [service au public](#) ». Il s'agit de donner nos recherches à la société et pour cela, la question de la communication reste au cœur des débats et des projets à mener.

¹¹ Voir par exemple l'article que consacrait à ce thème *Le Monde* en décembre 2016 : http://www.lemonde.fr/campus/article/2016/12/16/ils-refont-l-histoire-sur-youtube_5050117_4401467.html